

BAIE DE CHIUNI

14 DÉCEMBRE 1942, 0H30



Mission Pearl Harbor, 14 décembre 1942 à 0h30. Le *Casabianca*, dans la baie de Chiuni, débarque des agents secrets, cinq tonnes de matériel (postes de radio, mitraillettes, balles, grenades, etc.). Le chef de bataillon de Saule, l'adjudant chef Griffi, le professeur Preziosi et le radio Griffi.

“C’était un équipage extraordinaire”

Robert Battistini me donna le téléphone de Pierre Favreau. Je l’appelai, pris un rendez-vous, lui demandai de me donner une heure à sa convenance. Je ne voulais pas le déranger.

« Je ne fais pas la sieste, me dit-il.

– Cet après-midi ? À deux heures et demie ?

– C’est parfait. »

À l’heure dite, j’appelai.

La conversation fut aussitôt placée sous le signe d’une extrême courtoisie. Pierre Favreau a une voix claire, une diction impeccable, parle un français soutenu. Il n’est qu’à l’écouter. Je m’y employai de mon mieux, parfois, je fus prise de vitesse. Mais je ne déteste pas cette agilité.

Pierre Favreau était radio sur le *Casabianca*.

« Depuis l’invasion de la zone libre par les Allemands, Toulon avait été déclarée place forte et devait être défendue contre toute attaque venant de l’extérieur. Comprenez les Allemands. L’espoir faisait place au désespoir. Les ordres étaient contradictoires. Allait-on se saborder ou non ? Tout cela créait un certain désordre. »

Pierre Favreau avait vingt ans, mais il était déjà un vieux sous-marinier. Il avait servi sur le *Glorieux*, seul sous-marin rescapé des Anglais à Madagascar. Et il avait participé à toute « la drôle de guerre » : Alexandrie, Mers-el-Kébir où, rappelle Pierre, 1 380 marins ont été tués, Dakar, Madagascar.

Il embarqua à bord du *Casabianca* au début du mois de novembre et il y resta jusqu’en 1945.

« L’état d’esprit de l’équipage était assez chevaleresque. Nous voulions en découdre. Le plus ancien, le quartier-maître torpilleur Henri, et le plus jeune – il avait dix-sept ans –, le matelot-canonnière Granier, furent chargés de transmettre au commandant notre désir de continuer la lutte à partir de l’Afrique du Nord. Le commandant L’Herminier leur fit une réponse évasive : “Faites-moi confiance. Obéissez aux ordres...”

Le 25 ou le 26, le bâtiment change de position : il est placé cul à quai, les amarres sont largables de l’intérieur avec

un volant qui les déverrouille, sans avoir besoin de faire appel à des gens pour manœuvrer sur le pont.

Le 27 au matin, l’alerte est donnée à 5 h 02. “Les Boches arrivent !” Nous sommes attaqués. On entend les rafales de mitraillettes.

Il y a sept ou huit sous-marins et des bateaux de commerce dans le port. L’accès à la mer est fermé par une panne, constituant un barrage composé de grosses poutres et de chaînes. Le premier qui arrive dessus doit foncer pour le forcer. La *Vénus* s’y emploie, mais ses hélices sont empêtrées dans les chaînes et elle doit se saborder en grande rade. Ils étaient sept à bord. La Luftwaffe envoie des bombes éclairantes – on y voit comme en plein jour – et des mines magnétiques. Le *Casabianca* était le deuxième à passer. Mais il fallait encore franchir un deuxième barrage de filets minés, commandé par un remorqueur dont le patron était un certain Franceschi. Il refuse de nous laisser passer : “Pas d’ordre supérieur !” Le sous-commandant, armé d’un revolver, l’oblige à ouvrir le filet. On plonge à 25 mètres. C’est dangereux, mais il nous est impossible de suivre le chenal. De cinq heures du matin à cinq heures du soir, nous sommes pris dans le filet. Nous avions des torpilles et du fuel à bord. Nous sommes restés devant Toulon pour tenter de venir en aide aux autres, mais ce fut inutile. Personne n’avait pu sortir.

Les deux postes radio étaient inutilisables, mais on pouvait capter les messages. Je fus nommé chef radio, par défaut, si je puis dire. Nous étions quarante à bord, il y avait des officiers, mais pas de sous-officiers. Alger fut la destination choisie. Le 30 au matin, nous sommes en vue d’Alger. On refait surface comme un dauphin qui sort de l’eau. Nous déployons le pavillon français. Nous sommes accueillis par des patrouilles anglaises. On nous demande qui nous sommes.

– *Casabianca* !

– C’est un nom italien ! Et les signaux de reconnaissance ?

– Nous ne les connaissons pas !

– D’où venez-vous ?

– De Toulon. »

Nous sommes alors salués par une explosion de joie et ils nous ouvrent le chemin. La population civile nous fait aussi un accueil formidable, mais pas les militaires, pour qui nous ne sommes pas gaullistes, et donc dissidents. Ce sont les Anglais qui nous ont nourris, habillés. Le *Casabianca* fut le seul sous-marin incorporé dans une escadrille anglaise. Huit jours après, nous effectuons notre première mission.

La Grande-Bretagne et les Américains avaient échoué par deux fois à l’accomplir. Il s’agissait de se rendre en Corse pour entrer en contact avec la Résistance. Le *Casabianca* réussit. On travailla avec la CIA, le FBI et Intelligence Service. Les services secrets français n’intervinrent que lors de la quatrième mission.

Nous fîmes dix-sept débarquements en Corse et en France continentale.

J’ai un souvenir particulièrement vif de l’un d’entre eux. C’était en 43. Nous étions devant Bastia. Nous avions été pris en chasse par des vedettes grenadeuses. Cela dura de sept heures et demie du matin à sept heures du soir. Nous avons essuyé le tir de près de cent grenades, pesant cent kilos chacune. Nous avons failli couler deux ou trois fois. Les avaries étaient sérieuses. À chaque tir de grenade, nous étions littéralement soulevés du sol. On avait l’impression de recevoir une raclée. C’était très impressionnant.

Il n’y a pas eu de mission sans problèmes. Nous avons été les précurseurs des débarquements de commandos : dix mois avant la Normandie et un an avant celui de Provence, et cela, avec des moyens de fortune.

À Alger, Giraud a convoqué L’Herminier. L’amiral Lemonnier était présent ainsi que les représentants alliés. Les Français demandent l’aide des Anglo-Américains. Ceux-ci proposent de rendre à la France le *Fantastique* et le *Terrible*, prêts aux Alliés.

Lemonnier demande alors à L’Herminier, qui vient de rentrer de mission : “Et vous ? Vous pourriez partir en Corse ? Vous pourriez embarquer des hommes ?

– Oui, répond-il.

– Combien ?

– Une centaine.

– *You’re crazy!* dit le représentant anglais. (Vous êtes fou !) – S’il le dit, il le fera, dit Lemonnier. Combien d’hommes, L’Herminier ?

– Une centaine, plus les munitions et quatre jours de ravitaillement.”

Le bataillon de choc était cantonné à quinze kilomètres d’Alger. On les a embarqués et, au bout de deux heures, on était parti.

Je me souviens de l’arrivée à Ajaccio. Ce fut une explosion de joie. On était à quai, les huit panneaux ouverts. Le bataillon de choc a débarqué. Les gens comptaient : 30, 31, 32... jusqu’à 50 ! Ils étaient 109 ! Quand ils furent tous descendus, il y a eu un grand silence et puis une clameur : “Vive le *Casabianca* !” Nous étions plus de soixante-dix hommes. Nous ne sommes plus que trois. Nous avons fondé une amicale en 1952. Tout le monde se connaissait. Tous les ans, on organisait une sortie et, tous les cinq ans, nous allions en Corse. Nous avons une amitié indéfectible. Vous permettez que je vous lise quelque chose ?

– Volontiers. Qu’est-ce que c’est ?

– L’hommage que nous ont rendu les sous-marinières.

– Pouvez-vous lire plus lentement afin que je prenne note...

– Excusez-moi, je croyais que vous enregistreriez l’entretien...

“Audace, courage, camaraderie, confiance, esprit critique, méthode, vigueur, préparation, ténacité, ingéniosité, patriotisme, force morale, sens du service et du sacrifice. Soixante-dix ans après, les sous-marinières d’aujourd’hui se souviennent plus particulièrement de ceux du *Casabianca*, *Vénus*, *Marsouin*, *Iris* et *Glorieux*...”

– C’est très beau.

– Ah ! dit Pierre Favreau, on n’a pas eu le temps de s’en vanter ! C’était un équipage extraordinaire. » ♦